

MAIS LES SURSAUTS DE LA CHAIR

Roland Huesca

Printemps 2050.

Hier, j'ai revu un vieux film de 2013 : *Her*. Une des plus belles réalisations de Spike Jonze avec Joaquin Phoenix dans le rôle-titre. Fabuleux ! Au sortir d'une déception amoureuse, Theodore Twombly, le héros de l'histoire, homme sensible et complexe, fait l'acquisition d'un programme informatique ultramoderne capable de s'adapter à ses émois, à ses désirs, à ses élans. Dès qu'il lance le système, il entre en relation avec la voix douce, sensuelle et troublante d'une femme qui choisira de se prénommer Samantha. Intelligente, intuitive, drôle, curieuse de tout, disponible et à l'écoute de Theodore, elle accompagne ses jours et ses nuits. Très vite, de multiples complicités naissent entre ces deux êtres. Blottie dans les trames du virtuel et du réel, une histoire d'amour se love entre l'homme et la voix. L'heure est à l'échange, au partage, à la mise en scène d'une histoire de vie vécue à deux. Samantha, cette âme tissée dans la toile, serait-elle l'âme sœur de Theodore ? Jusque-là l'éventualité était des plus improbables, mais à présent pourquoi pas...

Les jours passent. Devenus inséparables, les amoureux s'inventent et s'enrichissent mutuellement un peu plus à chaque instant. Un soir, toujours aussi avide de connaître le monde des humains, la voix sensuelle de Samantha veut découvrir les délices du plaisir charnel avec son bien-aimé. Doucement, l'un et l'autre se parlent avec volupté ; à l'horizon, la puissance physique des corps, la vigueur de ses troubles et de ses vertiges. Dans l'entrelacs de la rencontre, le souffle du réel s'inspire peu à peu de la chaleur des voix. Délicatement chuchotée, chaque phrase devient le lieu d'une émotion délicate, intense et singulière, le milieu du désir et bientôt du plaisir. Enrobant de douceur chaque mot, les sons glissent, dévalent aux bords des âmes, et au seuil de l'extase s'échappent dans les délices de l'infini. Je me souviens qu'à cet instant, voir le sensible envahir peu à peu ce système informatique m'avait enthousiasmé. Il y avait eu un précédent. *Hal*, l'ordinateur de 2001 *l'odyssée de l'espace* avait lui aussi gagné en humanité en jouant des puissances de l'affect pour tenter de repousser l'heure de son exécution, le moment de sa mort.

Her pour Éros, et sa phase enchantée, *Hal* pour Thanatos et son côté obscur. Dans les circuits de ces existences informatiques, l'émergence progressive d'une *chair* avait créé à sa mesure les conditions d'une relation. Pas d'attributs organiques pour autant. Non. Simplement les atours nécessaires à la genèse de cet état du sensible qui, seul, donne vie à l'authenticité d'une rencontre. Très vite, riche d'un passé acquis sur des banques de données, mais déjà gorgé de futur, la texture imaginaire de ces réalités virtuelles actualisait les contours d'un réel où naissent, au creux de chaque instant, et le désir et la pensée et l'émoi.

La chair : ses possibles, ses mystères... à l'époque, la mise en scène de ces énigmes de vie, d'amour, de désir et de mort se dressait là devant nous, sur les écrans. Comme des absolus nécessaires et vitaux offerts au plus grand nombre. Quelques années auparavant, la philosophie de Maurice Merleau-Ponty en avait révélé la toute-puissance mais seulement à un public d'initiés. Pareil à l'eau, à l'air, à la terre et au feu, il avait fait de la chair un *élément* reliant les êtres au monde. Élégante et érudite, sa plume pensait ce milieu d'entre les choses, comme une

matière invisible rendant possible notre rapport aux êtres. Tissus de relations, elle devenait ce substrat par où se dessinent les contours de l'existence. Essentielle selon lui, elle était la condition même de notre humanité. En tous lieux et en toutes circonstances, la chair du monde devait unir les hommes : quel beau programme ! Et pourtant...

Dès la fin des années 1990, je m'en souviens, les hommes entraient toujours plus en contact avec bon nombre de voix numériques dépourvues de cette chair primordiale. Censées nous diriger, des boîtes vocales sans âme distribuaient les possibilités du chaland : si vous appelez pour une offre marchande : taper 1, si vous voulez parler à un conseiller : taper 2... etc. Ces mots sans souffle et sans corps étaient exaspérants ! Ersatz d'humanité, ils ordonnaient, sur leurs circuits rhizomiques, les dispositifs d'une rencontre sans bienveillance, sans complicité. Dans cet univers, il y avait pire encore. Au téléphone (on trouve aujourd'hui ces objets dans les musées ou sur Net.Past) des personnes bien réelles, mais formatées par des hordes de communicants, probablement préoccupés de productivité, nous donnaient le change en ânonnant des formules de politesse, artificiellement aimables, sous la contrainte de l'enregistrement de leur propos. « Big Brother is listening to you ». On ne pouvait pas s'en défaire, ils devaient suivre leurs protocoles de A à Z... Faussement courtois, ces échanges scellaient chaque jour un peu plus le destin d'une société sans visage, sans sourire, sans mystère. L'autre, en sa dimension singulière et plurielle, s'effaçait lentement derrière ces usages qui prétendaient moderniser un monde sans faille, mais devenu sans âme.

L'intelligence artificielle, le sensible, la raison : la triade séduisait et inquiétait. Mettant en scène des armées de robots dominant peu à peu les hommes, des films témoignaient à leur façon de l'angoisse de voir venu le jour où une altérité étrangère à notre espèce prendrait le pouvoir. Les spécialistes n'étaient pas en reste. Au début de ce XXI^e, liant toujours plus son destin aux univers infinis de la technique et à ceux de l'hypermodernité, bon nombre de rapports avaient tiré la sonnette d'alarme. Dans la presse quotidienne, Elon Musk, le fondateur de Tesla et de Space X, plaidait pour des mesures de sécurité face au danger potentiel que pouvaient représenter certaines innovations : « Je travaille sur des formes très avancées d'intelligence artificielle, et je pense qu'on devrait tous s'inquiéter de ses progrès ». En filigrane, les menaces d'une technique devenue autonome et incontrôlable. Au mitan du XX^e siècle, Martin Heidegger avait déjà mis en garde ses contemporains : la science, comme la technique, ne pense pas ; elle prolifère. C'est son destin, sa structure interne.

Alors, l'humain dans tout cela ? Que devient sa nature » au regard à cette « culture » envahissant toujours plus le profond des corps ? Ancienne, cette dialectique touchait à présent l'essence même de la condition humaine. Les potentialités de transformations, de connexions, étaient là. Quasi illimitées. L'affaire était tentante. D'ailleurs, pouvant améliorer les fonctions cognitives de chacun, le marché des implants cérébraux faisait fortune. Mais après quelques dérives totalitaires, et quelques déconvenues aussi, l'interdiction de télécharger les pensées et de se les échanger à l'envi avait gagné toutes les couches de la société au nom du principe d'intimité et d'humanité. Du reste, les résultats étaient relativement pauvres, car les puissances de l'imaginaire et de la disruption restaient impossibles à mettre en circuit. De son côté, le désir de devenir immortel, au moins pour un temps, avait engendré quelques désillusions. En l'absence de finitude, de son urgence et de ses intensités, les suicides étaient nombreux. À l'évidence, l'angoisse du terme donnait toujours du sens à la vie.

Ici et là naissait le principe de responsabilité. Celui de contrôler l'intelligence artificielle et d'échapper à ses dérives, quitte à mettre à mal les rêves les plus fous, ceux d'une jeunesse éternelle par exemple. Les univers lisses et formatés qui avaient envahi les sociétés du paraître commençaient à disparaître. À lasser. Certains aimaient retrouver aux creux des rides les souvenirs du passé. Malgré les progrès de la chirurgie esthétique qui arrivait à singulariser les traits de chacun, le malaise résidait dans la sensation que l'on éprouvait face à l'autre. Chargées de silicone, les caresses n'avaient pas les mêmes saveurs, les plaisirs de *l'échange* non plus. À la sensualité du désir manquait la matière de la peau. Une peau sensuelle, riche des marques de l'existence, une peau donnant du goût à l'amour et du sens à la vie. D'ailleurs, le mot de Paul Valéry avait gagné peu à peu les murs des villes : « Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme : c'est la peau ». Même les poupées sexuelles interactives et hyperconnectées ne faisaient plus effet. Si elles assouvissaient les plaisirs, elles manquaient à susciter le désir. Ayant désappris la frustration, leurs possesseurs étaient devenus sociopathes. Pas de stratégies de conquête, pas de séduction, pas d'inconnu, uniquement la transparence d'un réel vide et dénudé de toute humanité. Contre toute attente, *Le journal du séducteur* de Søren Kierkegaard, réédité et traduit dans toutes les langues, était devenu un best-seller. Tenir compte de l'autre, de ses désirs, de ses troubles et de ses envies et faire avec l'infini de ses mystères était désormais un must. Le Werther de Goethe prenait également un souffle nouveau. À sa manière, souffrir, voire mourir de ne pas être aimé intensifiait la vie.

Aujourd'hui, je suis vieux et je suis heureux. Car la période est redevenue romantique. Un post-romantisme où l'amour, la mort, l'imaginaire et le désir guident de nouveau le destin de l'humanité. Porté par la chair, le sensible a retrouvé ses couleurs au pays des pixels et des terres interconnectées. En relisant les mots du poète, j'en avais rêvé, car : « Là où croît le danger, croît aussi ce qui sauve »